

Entretien avec M. Bogdan MANDACHE

Paru dans la revue *Cronica* (juin 2003), Roumanie

1. Quel est le lieu de la philosophie dans l'ensemble de l'interrogation et de la réflexion humaine?

En plus d'un sens, la philosophie et la réflexion humaine se confondent. Aristote disait, au premier livre de la *Métaphysique*, qu'il y avait savoir lorsque l'on se posait la question du « pourquoi » des choses. Dès que cette question s'éveille, comme elle le fait très tôt chez les enfants, et d'abord dans leur regard, on peut parler de philosophie ou d'un désir de savoir (*philosophia*). Dans la mesure où cette quête se trouve au fondement de ce que nous sommes, la philosophie est essentielle à la raison humaine.

Mais il est vrai que l'on sépare aujourd'hui la philosophie de la science. Dans cette situation, que l'on peut déplorer, mais qui reste un fait, la philosophie devient un peu la méditation sur les questions auxquelles la science elle-même ne peut pas répondre directement. On peut parler de « questions ultimes », voire insolubles (sinon la science s'en chargerait), celles qui concernent, par exemple, la question du sens de l'existence. Pardonnez l'atroce autopromotion, mais je viens d'y consacrer un petit essai (*Du sens de la vie*, Montréal, Bellarmin, 2003), peut-être très mauvais, je n'en sais rien, mais j'y dis que ces questions restent celles de la philosophie et qui intéressent le commun des mortels. Ces questions ont cependant la vie difficile dans notre culture, axée sur le savoir technique et immédiatement rentable. C'est pourquoi la philosophie qui se frotte à de telles questions bénéficie d'un statut plutôt marginal, à la frontière extrême de la science. Mais ces questions sont celles que se pose nécessairement tout individu ou qui sommeillent en lui dès lors qu'il est conscient d'exister. Ce sont les questions qui importent le plus, voire les seules qui importent, mais elles sont si fondamentales qu'elles se refusent à une prise définitive. D'où le lieu ambigu de la philosophie dans l'ensemble de l'interrogation et de la réflexion humaine. C'est cependant une perplexité que nous acceptons et que nous sommes prêts à défendre.

2. Quelles sont les présuppositions caractéristiques de la tradition philosophique à laquelle vous vous reconnaissez appartenir?

La réponse « politiquement correcte » serait de dire que l'on ne possède pas de présuppositions et que l'on ne s'intéresse qu'à la vérité... Mais *nolens volens*,

nous appartenons tous à la tradition. Dans mon cas, ce ne serait pas celle de la philosophie analytique, probablement dominante aujourd'hui.

Je me reconnaîtrais plutôt appartenir à la tradition dite de la « phénoménologie herméneutique », mais pour moi, ces termes ne sont pas vraiment spécifiques et valent de toute bonne philosophie : est phénoménologique toute philosophie qui nous permet de voir les phénomènes (dans mon récent petit ouvrage sur *Le tournant herméneutique de la phénoménologie*, je dis que le terme « phénoménologique » est davantage une qualité ou une vertu que le nom d'une méthode) et herméneutique toute démarche qui relève de la compréhension et, par là, du langage. S'agit-il de caractéristiques spécifiques? Je n'en suis pas certain. Il m'apparaît plus important de dire qu'en posant des questions philosophiques, nous nous situons tous dans la mouvance de la métaphysique occidentale. Il n'est que de penser, par exemple, aux trois grandes questions de Kant : que puis-je savoir? que dois-je faire? que m'est-il permis d'espérer? Je ne sais pas dans quelle tradition il faudrait caser ces questions, mais une philosophie qui ne se les poserait pas ne m'intéresserait pas.

3. Comment définir le moment créateur dans l'oeuvre du philosophe?

Comme ce qui en lui est indéfinissable. Sinon, on ne parlerait pas de moment créateur.

4. Que faut-il entendre par « lecture herméneutique » d'un texte philosophique?

L'expression m'apparaît un peu pléonastique. Si toute lecture est un effort de compréhension, elle est nécessairement herméneutique. Lire, c'est être pris par un sens qui nous emporte, répondre à une interpellation. Je dis peut-être une banalité, mais lire, c'est élargir ses horizons, en un mot, « apprendre ». Il s'agit d'un beau verbe en français, puisqu'il désigne à la fois le fait de s'instruire et celui d'enseigner. En anglais, on distinguerait *to learn* et *to teach*, en allemand *lernen* et *lehren*. Mais en français, on peut utiliser dans les deux cas le même mot, « apprendre », dont j'aime aussi beaucoup la sonorité : ce que l'on lit est toujours quelque chose qui est « à prendre », à récolter (ici, c'est le verbe allemand *lesen* qui serait éclairant puisqu'il désigne à la fois la lecture et la vendange; mais *lesen* en allemand, c'est aussi donner un cours, c'est-à-dire tracer un sillon dans lequel on peut semer et faire pousser des choses). Pour toutes ces raisons, toute lecture est herméneutique.

Mais si l'idée d'une « lecture herméneutique » a un sens, c'est qu'on peut sans doute l'opposer à d'autres « types » de lecture, qui ne seraient pas, elles, de nature herméneutique. On soutient parfois qu'il y a quelque chose de tel. Le structuralisme, la psychanalyse et la critique des idéologies et la déconstruction l'ont prétendu, à des degrés divers. Lire, ce ne serait pas être pris par un sens, mais décoder une structure, une idéologie, etc. J'avoue être peu familier de ces types de lecture, mais je comprends un peu ce que cela veut dire dans les situations où l'on se trouve confronté à une langue de bois, à de la propagande, de la publicité ou des discours stéréotypés. Dans ce cas, lire, c'est effectivement se méfier de ce qui est affirmé. Mais ce cas ne m'apparaît pas être la règle. Il présuppose aussi, par la négative, que toute lecture est, en principe, herméneutique, c'est-à-dire ouverte au sens qui veut être cueilli et ruminé.

5. Je vous prie de faire quelques remarques sur *ars interpretandi* et la théorie de la compréhension.

L'*ars interpretandi*, désigne l'art d'interpréter. On a toujours voulu en faire une science, mais la formule dit justement qu'il s'agit d'un *art*. Qu'est-ce qu'un art? C'est une habileté qui s'exerce, mais dont on ne peut jamais vraiment définir les règles. Mais ce n'est pas parce que l'on ne peut pas les définir qu'il ne s'agit pas d'une pratique rigoureuse. Le meilleur exemple de cette rigueur se trouve d'ailleurs dans ce que l'on appelle en français les arts d'interprétation. On ne peut pas interpréter une partition musicale ou une pièce de théâtre n'importe comment. Une interprétation trop arbitraire ou trop subjective se fait aussitôt remarquer comme telle. Mais la juste interprétation ne relève pas tant d'une méthode ou d'une technique que d'un savoir-faire, qui implique toujours celui qui interprète, au lieu de l'exclure. C'est l'*ethos* de la science moderne qui a imposé aux sciences humaines le modèle d'un savoir dont la vérité ne dépendrait pas de l'interprète. L'art et le fait qu'il nous fait accéder à une vérité supérieure en nous interpellant, en nous captant dans son jeu, est pour Gadamer la plus éloquente réfutation de cette mécompréhension scientifique de l'*ars interpretandi*.

6. Quel est donc le statut de la philosophie herméneutique chez Gadamer?

Gadamer préférait lui-même parler d'une « herméneutique philosophique ». Il a lui-même raconté que c'est Heidegger qui aurait préféré qu'il parlât d'une « philosophie herméneutique ». Mais Gadamer jugeait justement que le terme

de « philosophie » était trop ambitieux pour son propos. Exagérément modeste, il n'estimait pas avoir de « philosophie » à livrer, se contentant tout au plus de défendre une pratique de l'interprétation, donc une herméneutique, qui pourrait avoir quelque pertinence philosophique, dans la mesure justement où elle rappelait que le fait d'être interpellé par un texte ou un sens ne portait pas nécessairement préjudice à la vérité de l'interprétation, bien au contraire.

7. Quel est le fruit de la rencontre de la déconstruction et de l'herméneutique?

Elle nous confirme d'abord que la rencontre entre deux philosophies, ou deux grands philosophes, est une affaire très ardue. Cela est très curieux puisque l'on pourrait penser que la philosophie est liée, depuis Socrate, à l'exercice du dialogue. Mais il y a si peu de certitudes en philosophie, et si peu de certitudes à espérer, que les philosophes préfèrent souvent en rester à leurs positions et défendre leur petit territoire en luttant contre des adversaires, réels ou imaginaires, au lieu de chercher à apprendre de ceux qui pensent autrement. Jeu stérile, mais trop humain.

Le dialogue direct entre Gadamer et Derrida a toujours été très difficile. Gadamer a d'abord pris au sérieux le défi que représentait pour lui Derrida, lui consacrant des textes importants, mais Derrida n'y a jamais répondu publiquement, du moins du vivant de Gadamer. Après la mort de Gadamer, il s'est mis à parler de Gadamer et de toute l'estime qu'il avait pour sa pensée, mais le fait est que Gadamer fut très vexé du refus de Derrida de dialoguer directement avec lui.

Cela tient peut-être au fait que le contentieux entre les deux portait justement sur l'idée de dialogue. Gadamer soutenait un peu que le dialogue était toujours possible et Derrida qu'il ne l'était jamais vraiment au motif que tout dialogue renfermerait une part d'appropriation de l'autre et, par conséquent, de violence. Le fruit que l'on peut en tirer est peut-être que si le dialogue est toujours souhaitable, il n'est jamais facile, ni toujours innocent. Ici, je pense que l'on peut apprendre des deux auteurs, de l'ouverture de Gadamer au dialogue, comme de l'attention de Derrida à ce qui, dans un dialogue, n'est pas dit, ni ne peut être dit, ni compris. Ce qu'ils ont dit du dialogue vaut aussi pour leur intelligence du langage. Gadamer disait, dans *Vérité et méthode*, que tout être susceptible d'être compris était langage, alors que Derrida se montre plus sensible à ce que le langage n'arrive jamais à dire. Sur ce point, je pense que le dernier Gadamer s'est rapproché de Derrida. Si c'est le langage intérieur que l'on cherche à comprendre dans ce qui se dit, il reste que le langage extérieur reste toujours en-deça de ce qui veut être dit et crié.

8. La philosophie est en expansion? On parle souvent de champs de la philosophie (littérature, communication, religion, droit, médecine...).

Elle est en inflation dans la mesure où la « demande » est peut-être croissante : on recherche ainsi des spécialistes en éthique appliquée, qu'il s'agisse de la médecine, du droit ou de ce que l'on appelle la *business ethics*. En soi, ce n'est pas une mauvaise chose, mais cette demande n'est peut-être que le reflet d'une désorientation plus profonde. On demande un peu au philosophe de résoudre, une fois pour toutes, les questions auxquelles on est incapable de répondre, mais que l'on voudrait savoir « réglées ». Si ce que l'on attend alors de la philosophie est à chaque fois une réponse technique à ses problèmes, on se trompe peut-être de discipline. La philosophie véritable se tiendra peut-être toujours en retrait par rapport à cette « demande », mais c'est justement en se tenant en retrait qu'elle aura toujours quelque chose à dire.